

Oliver Rohe : « La guerre façonne encore aujourd'hui la totalité de mon existence »

ENTRETIEN. Dans *Chant balnéaire*, l'écrivain aux origines arménienne, allemande et libanaise élève l'ordinaire et le prosaïque de la guerre au rang de l'épopée.

Propos recueillis par Peggy Sastre



Publié le 04/02/2023 à 15h00



🕒 Temps de lecture : 8 min

Dès les premières lignes de *Chant balnéaire*, Oliver Rohe a su qu'il était « en train d'écrire quelque chose d'inhabituel dans [son] travail, de plus bâtard ». Ce qui n'est pas peu dire pour un auteur lui-même inhabituel et résolument bâtard dans son œuvre, voire dans la galaxie littéraire française. Né à Beyrouth en 1972, d'un père allemand et d'une mère arménienne libanaise, Rohe a été révélé il y a vingt ans tout juste avec *Défaut d'origine* (Allia), texte d'une beauté inouïe portant, justement, sur la bâtardise et l'absurde cruauté

de la quête identitaire, tissé autour du retour au pays natal d'un personnage qui s'était promis de s'en débarrasser corps et âme.

Après *Un peuple en petit* (Gallimard, 2009) ou *Ma dernière création est un piège à taupes* (Inculte, 2012), biographie de Mikhaïl Kalachnikov adaptée de sa pièce radiophonique *AK-47*, qu'il avait réalisée pour France Culture, Oliver Rohe revient cette année chez Allia avec un nouveau grand petit livre, « racontant » son adolescence en pleine guerre du Liban, dans une écriture aux frontières du récit, du poème en prose et du journal intime de petite frappe. Et sans doute l'œuvre dans laquelle cet écrivain sciemment insaisissable ne s'est jamais autant dévoilé.

Le Point : *Chant balnéaire*, pourquoi ce titre ?

Oliver Rohe : Balnéaire renvoie au décor de mon livre, à savoir une station balnéaire située à vingt kilomètres de Beyrouth, où j'ai vécu les cinq dernières années de la guerre libanaise ; le mot annonce également l'élément liquide, qui est un motif central du texte. Le *Chant* du titre correspond à une intention (ou alors l'intention s'est révélée avec l'écriture de ces premières pages) d'élever l'ordinaire de la guerre, la manière dont les populations civiles la subissent au quotidien, dans ses aspects les plus prosaïques, au rang de l'épopée, mais d'une épopée sans emphase ni lyrisme. Il n'y a en effet aucune raison de réserver le poème au guerrier.

***Chant balnéaire* « raconte » la guerre à hauteur d'adolescent. Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce point de vue ?**

À hauteur d'adolescent, oui, dans le présent de ses sensations et de ses pensées, mais sans faire oublier tout à fait, je crois, l'adulte qui écrit plus de trente ans après les faits. Ce parti pris est avant tout pratique ou économique : ce sont les années dont je garde le plus de souvenirs, dont la quantité de souvenirs rendait possible l'écriture du quotidien – de la continuité, ici brisée, qu'il suppose. L'adolescence étant l'âge des métamorphoses, elle m'obligeait, par ailleurs, à transformer sans cesse le texte au fur et à mesure de l'écriture, à essayer de ne jamais le figer dans ses acquis. C'est cette contrainte-là que je cherchais.

Quelle part tient l'autobiographie dans votre œuvre en général et dans *Chant balnéaire* en particulier ?

Défaut d'origine et *Chant balnéaire* se débattent avec la question, impossible à congédier, de la guerre et de l'exil. Tous deux sont également écrits dans

une langue, le français, qui n'est pas maternelle. Pour reprendre une expression de Claude Simon, mes livres précédents, *Défaut d'origine* et *Un peuple en petit* surtout, étaient des romans « à base de vécu ». *Chant balnéaire* s'affranchit du roman pour ne garder que le vécu ou la mémoire du vécu, dans ce qu'elle a d'incertain, de versatile ou même de tronqué. Ce choix de me cantonner, dans ce livre, à la seule matière autobiographique répond notamment à deux nécessités : d'abord, enjamber l'espace et le temps qui ne cessent de me séparer de cette expérience de la guerre, qui me la rendent chaque jour plus étrangère alors qu'elle façonne encore aujourd'hui la totalité de mon existence ; ensuite parce que le discours politique porté sur elle au Liban, par ceux qui l'ont conduite et entretenue, et qui sont toujours largement au pouvoir, est d'en faire un objet de fiction, un spectre en même temps qu'un interdit. Écrire quelque chose qui se rapproche de l'autobiographie est, en ce sens, une sorte de document personnel opposé à la fiction ou à l'amnésie d'après-guerre.

Il y a vingt ans, dans *Défaut d'origine*, votre narrateur revenait au Liban. Dans *Chant balnéaire*, il en partira. Quels sont les liens entre ces deux livres ?

Il me semble que ce mouvement que vous décrivez peut aussi être lu de manière inverse : *Défaut d'origine*, bien qu'il se situe dans un avion du retour au pays natal, décrit en réalité la pulsion d'oubli qui a été la mienne après mon arrivée en France, l'obligation de faire table rase, pour échapper à ce qui a été vécu et me construire. *Chant balnéaire*, qui se clôt en effet par un exil en France, observe la trajectoire contraire : c'est une tentative, par l'écriture au présent, de m'approprier à nouveau l'expérience perdue de la guerre et d'instaurer un peu de continuité dans la trame d'une existence morcelée. Le lien entre les deux livres est simple : tous deux se débattent avec la question, impossible à congédier, de la guerre et de l'exil. Tous deux sont également écrits dans une langue, le français, qui n'est pas maternelle. Dans *Défaut d'origine*, cette langue autre qui hante le français écrit et ne se dévoile jamais, se signale paradoxalement par l'emprunt de la langue de Thomas Bernhard et par les notes de bas de page « en français dans le texte ». Dans *Chant balnéaire*, la source étrangère du texte écrit en français se dévoile et apparaît parfois telle quelle, dans sa graphie, tout au long du livre : l'arabe. C'est elle qui, dans sa tension avec la langue d'écriture, commande la poétique du chant.

Contrairement à d'autres écrivains, vous semblez davantage vous révéler en vieillissant qu'au début de votre œuvre. Est-ce un choix ?

Je ne sais pas si cela tient du choix. Mais oui, pour ce livre en tout cas, l'âge me débarrasse de certains détours, de certaines réserves, que je m'étais imposées, qui s'étaient imposées d'elles-mêmes à moi, entre autres du fait de ma situation d'étranger. Et aussi parce que, quand on débute, la littérature, dans le discours tenu parfois sur elle ou que l'on se tient sur elle, c'est le roman, le romanesque, la fiction, l'imagination, etc., tout ce qui, autrement dit, invite à s'éloigner de l'expérience personnelle pour se plier à ce que l'on pense être l'universel. Ce que j'énonce là n'est évidemment valable que pour mon propre travail : je n'ai aucune règle générale à défendre.

S'il y a un fil directeur dans votre œuvre, c'est le travail de l'objet, du lieu. Est-ce que la littérature se déploie d'autant mieux sur de telles bases « inanimées » ?

Oui, c'est l'un des fils directeurs ou des motifs. Le travail sur l'objet concerne surtout la kalachnikov, l'arme elle-même, dont je me suis servi pour écrire à la fois la vie de son inventeur et la façon dont elle a accompagné, sinon déterminé, la morphologie et les significations de la guerre au XX^e siècle. La relation au lieu est plus importante sans doute : il me faut toujours, ou presque, un espace délimité et quasi infranchissable, comme l'avion dans *Défaut d'origine*, l'appartement en ruine de mon deuxième livre, *Terrain vague*, ou encore la station balnéaire dans le dernier, pour mettre la narration en mouvement, ouvrir le conflit qui la règle. C'est une force – la narration, la parole – qui naît de son opposition à l'enfermement du lieu. Plus l'espace est restreint, plus les possibilités de le fuir augmentent. La station balnéaire, exemplairement, par ses frontières toujours plus rapprochées, me permettait de déplier la guerre dans son ensemble.

***Chant balnéaire* aborde un aspect méconnu de la démographie libanaise et de la guerre civile : la minorité arménienne. Y a-t-il une « malédiction » arménienne à passer toujours sous les radars ?**

Je ne me permettrais de répondre ici que sur la minorité arménienne du Liban, dont je suis en partie issu. Ayant observé une neutralité parfaite pendant le conflit, elle n'a pas eu à souffrir d'exactions ou de massacres spécifiques – il n'y a donc pas d'oubli organisé des violences faites aux Arméniens du Liban parce qu'il n'y a pas eu de violences à leur encontre en tant que groupe. Ils n'ont pas souffert de persécutions en raison de leur appartenance. Les Arméniens ont même plutôt joué un rôle d'intercesseurs

entre les différentes parties en guerre, du fait de cette neutralité. Il nous est arrivé, quelquefois, de traverser de Beyrouth Ouest vers Beyrouth Est et inversement, dans des périodes où le passage de l'une à l'autre était très compliqué, grâce à des transports assurés par des associations arméniennes. En revanche, ils ont été pris, comme le reste de la population civile libanaise, dans les affres de la guerre : bombardements, morts et pertes matérielles, déplacements forcés, pénuries, exil, etc.

Est-ce que vous appréhendez d'ailleurs la guerre au Liban comme une « guerre civile » ?

Le terme de guerre civile, auquel je peux souscrire, n'est pertinent et recevable qu'à condition d'ajouter aussitôt – et à la racine – que la guerre libanaise, les guerres libanaises même, était un conflit périphérique de la Guerre froide en même temps qu'un épisode de la guerre israélo-arabe et israélo-palestinienne en particulier, que le territoire où elle s'est déroulée était en grande partie sous occupation des armées syrienne et israélienne, en plus des présences militaires française, anglaise, américaine et italienne, qu'elle trouve beaucoup de ses causes dans les inégalités socioéconomiques du pays que vient d'ailleurs attester, rétrospectivement, l'effondrement économique actuel ; bref, que le terme de guerre civile – qui suggère abusivement l'idée d'une localisation extrême, mettant en conflit des protagonistes obscurs et strictement locaux – n'a de sens qu'excédé par son dehors, internationalisé.

Depuis un an, avec l'offensive russe en Ukraine, les Européens semblent avoir redécouvert la guerre. En tant qu'« enfant de la guerre », quel regard portez-vous sur cela ?

En tant qu'enfant de la guerre, précisément, je suis horrifié par ce qui se passe en Ukraine, comme partout où elle détruit.